De plus, sur l'ensemble des observations récoltées (1976/2005), les observations de familles sont peu nombreuses. 5 ont été notées : 1 de 4, 3 de 3 et 1 de 2p. Des groupes de pulli âgés ou de juvéniles sont aussi rares : un total de 8 réparti ainsi : 2 de 5, 5 de 2 et 1 de 3.

3) Discussion - Conclusion

En 2005, une pression d'observation de cette espèce sans précédent a été exercée. Toutefois, les séances ont commencé assez tardivement, notamment celles consacrées à l'étude des territoires, réduisant les chances de découvrir des nids. D'ailleurs, aucun n'a été localisé suffisamment précisément pour en permettre une description.

L'oiseau reste assez discret, passant une bonne partie de son temps à couvert. De ce fait, les résultats présentés ont certainement surestimé les situations où l'oiseau était à découvert. La raison en est évidente, il était alors plus aisé à repérer. Il est donc possible que l'utilisation de certains milieux comme les roselières inondées ait été sous-estimée.

Les surfaces des 5 territoires étudiés sont assez variables. En fait, il a été assez difficile de les cerner, dans la mesure où la pression d'observation a très certainement été insuffisante, pour garantir la localisation exhaustive des zones utilisées par les oiseaux sur chaque site. Aussi, les surfaces qui pourraient être utilisées par un même couple restent difficiles à apprécier (4,2 à 32,9 ha). Toutefois, elles semblent assez variables car les oiseaux, comme ce fut très probablement le cas pour le site de Camon, sont capables de faire des déplacements assez longs entre la zone du nid et/ou leurs jeunes, et les zones d'alimentation. BOUTINOT (1981) avait constaté 0,2 couples pour 10 hectares et 4 pour la même surface en 1950. Ce constat est cohérent avec les quelques éléments d'information disponibles (BOILEAU, 2001). Nous avons constaté sur les 5 sites étudiés, qui sont toutefois à l'image de la situation régionale en matière d'effectifs relevés (GAVORY & LEGRIS, 2009), que les couples ne sont pas présents avec des densités importantes. L'espèce est rappelons-le, capable de constituer des colonies lâches avec des densités parfois importantes : 40 nids/100 ha, 5,3 nids/ha, 27 couples/5ha ... (BOILEAU, 2001). La Picardie se situerait plutôt dans la moyenne nationale avancée par MARION (1994) : 1 couple/20 ha qui reste finalement faible. Les conditions offertes ne seraient donc pas optimales (?).

Avec les éléments collectés, il est pourtant difficile de préciser la taille minimale d'un territoire en toute rigueur. Ce point reste important à déterminer et mériterait donc des investigations complémentaires. Il est certain que les éléments décrits ne sont pas utilisés sur la totalité de leur surface, seules les zones offrant un surplomb au dessus de l'eau, et l'oiseau est apparemment prêt à réaliser des déplacements assez longs pour gagner des secteurs propices.

En Picardie, l'espèce est assez sélective, utilisant des milieux tourbeux dont les surfaces en eau sont issues d'activités anciennes (vieilles d'au moins plus d'un siècle). Elle est quasi absente des gravières créées plus récemment. Il est vrai que ces dernières, à de rares exceptions, d'ailleurs parfois fréquentées par l'espèce, présentent des caractéristiques qui lui sont peu favorables : absence de surface importante de végétation au-dessus de l'eau (saulaie, roselière, nupharaie) zones de tranquillité plus souvent inexistantes…

Globalement, sur les zones humides fréquentées par l'espèce, les niveaux d'eau présentent de faibles variations durant la période de nidification. Elles sont tamponnées par la présence de couches de tourbe.

L'étude des 5 sites révèle que les couples utilisent des espaces où l'eau est omniprésente, et dont les surfaces constituent la matrice du territoire. Naturellement, ce sont les formations végétales et autres, présentes au-dessus ou aux abords immédiats de ces zones en eau, qui sont plus directement utilisées. Aussi, leur linéaire et leur surface seraient un paramètre important (DELELIS & BOUIN, 2006). Nos résultats ne permettent pas de dégager de valeurs proches par couple ce qui pourrait être un argument pour valider cette hypothèse. Les territoires étudiés sont composés de formations végétales peu diversifiées, dont les saulaies et les nupharaies occupent la majorité de la surface couverte, mais leur répartition au sein des territoires est très éclatée. Ils sont en fait une mosaïque de saulaie, nupharaie et roselières (pour ne citer que les formations directement utilisées) répartie autour de surfaces en eau plus ou moins vastes.

Le Saule joue un rôle important, il constitue le support le plus utilisé, notamment lorsqu'il surplombe l'eau. Il est très majoritairement utilisé comme poste de chant, notamment lorsqu'il est situé à l'interface de 2 à 3 milieux dont l'eau libre, qui est présente quasi systématiquement.

Au sujet de l'importance des Saules pour le Blongios, MARION & al. (2006) soulignent qu'ils devenaient omniprésents dans la majorité des zones humides utilisées par l'espèce en France en ce début de XXI ème siècle, alors que précédemment les roselières inondées étaient plutôt recherchées. Ils vont jusqu'à se demander si les saulaies ne seraient pas leur optimum. La situation picarde ne le confirmerait pas eu égard aux densités apparemment présentes. Toutefois, leur développement en berge, en augmentant les surfaces de supports au-dessus de l'eau (probablement de façon importante ?) a peut-être contribué à l'accroissement des effectifs constaté depuis au moins le début des années 1990.

Les formations à hélophytes ou à grandes herbes aux pieds dans l'eau seraient peu utilisées, d'ailleurs, elles occupent des surfaces limitées sur les sites fréquentés (lien de cause à effet ?).

Le caractère inaccessible des lieux tel qu'il a été envisagé dans l'étude, ne semble pas être un facteur important.

Les oiseaux ont été observés utilisant fréquemment les zones en interface entre la végétation et l'eau.

Des observations collectées sur le cycle de reproduction permettent d'avancer le calendrier suivant :

- deuxième et troisième décade de mai = ponte et couvaison
- 1ère et 2ème décade de juin = éclosion et présence des pullis au nid ;
- 3è décade de juin et suivantes = départ des jeunes du nid et émancipation.

BOUTINOT (1981) relate des deuxièmes nichées lors de la première quinzaine de juillet à l'appui d'observations de nids garnis d'oeufs du 1 au 18 juillet.

Ce schéma peut être perturbé par les couvées de remplacement voire les installations tardives. Des pulli observés fin juillet laissent supposer des pontes déposées en début de ce mois. Il suit globalement celui proposé par BARBIER & BOUIN (2006) pour les marais Audomarois, constatant également une période avec une moindre activité juste après les premières arrivées. Est-ce peut-être le temps nécessaire aux oiseaux pour récupérer de leur migration de retour, certainement très gourmande en énergie, le décalage de temps pour l'arrivée des femelles ...

Concernant la méthode d'étude, il faut souligner qu'il s'agit d'un premier essai qui peut apparaître intéressant dans le contexte picard et qui se prête à une étude qui pourrait être affinée. Les sites utilisés par l'espèce sont relativement faciles d'accès par l'observateur, et leur faible superficie ne permet d'accueillir qu'un faible nombre de couples. De ce fait, il est possible de cerner les territoires et permettre de mieux mesurer les besoins d'un seul couple. Par rapport à la méthodologie initiale et notamment la conduite de relevés d'informations, plusieurs sont à améliorer : assurer un pointage régulier des contacts sur un même plan (photo aérienne de préférence) pour faire évoluer la localisation des points d'observation, pour estimer au plus juste la zone fréquentée par les oiseaux, et focaliser l'étude sur des sites où un seul couple a été précédemment observé.

Par ailleurs, la réalisation de budgets d'activité pourrait être tentée en évaluant le temps passé à chaque activité (du moins durant la journée), notamment pour mettre en évidence le temps passé à couvert, dissimulé, et mieux relativiser les résultats obtenus.